

## «Faire mal»: Alice au pays pas si merveilleux du virtuel



Photo: Maryse Boyce «Faire mal» donne toute la place au jeu fort mais nuancé d'Isabeau Blanche, sur qui le récit repose entièrement.

### Marie Labrecque

Collaboratrice

Publié le 25 octobre **Critique**  
Théâtre

*Faire mal* (*Harm*) offre une comédie noire comme le Théâtre Bistouri les affectionne pour sa formule 5 à 7 à La Licorne. La pièce de la Britannique Phoebe Eclair-Powell, qui date de 2021, ne pourrait guère être plus de son temps, avec son examen caustique de la dynamique nocive de popularité puis de rejet sur les médias sociaux.

Une agente d'immeubles esseulée y raconte sa relation avec Alice, une populaire influenceuse en quête de la maison idéale. Un lien teinté d'envie et d'admiration mêlées, et de fausseté dès le départ. La narratrice cherche à s'immiscer dans le cercle de sa cliente, tout en désirant qu'un malheur vienne assombrir l'existence éclatante de cette Alice qui vit au pays des merveilles — les références à Lewis Carroll ne manquent pas —, du moins si l'on en croit ce qu'elle met en scène de son quotidien en ligne. Ce qui est, après tout, la seule réalité dans ce monde où règnent les apparences.

Avide d'appartenance, l'obsessive agente se trouve enfin une communauté : un groupe d'internautes voué à dénigrer l'influenceuse, où sa capacité à publier anonymement photos et ragots médisants sur sa fausse amie la rend populaire. « Les gens aiment vraiment haïr les autres », constate-t-elle. Comme si on oubliait que ces individus qu'on traîne dans la boue ou qu'on harcèle dans le numérique étaient de vraies personnes...

La charge contre l'impact délétère des réseaux sociaux n'est certes pas inédite. Mais l'autrice traite le sujet avec un humour mordant (elle a doté son antihéroïne d'un don pour les comparaisons imagées), un récit bien maîtrisé, qui aborde aussi certains enjeux féminins — telle la maternité, et le comportement attendu, et donc sujet à critiques, de la future mère.

Phoebe Eclair-Powell dessine surtout un portrait relativement complexe. Sa protagoniste fait-elle pitié ou nous fait-elle horreur ? La réponse, heureusement, n'est pas univoque. Le spectacle, dirigé généralement avec doigté par Rose-Anne Déry, met en lumière ces deux dimensions. Malgré sa cruauté, impossible de ne pas ressentir le profond isolement, la tristesse sous-jacente de la narratrice. Le sens potentiellement double du titre de la pièce — où le traducteur Marc-André Thibault reproduit efficacement le langage de l'époque sur les réseaux sociaux — finit par nous apparaître : causer de la souffrance, oui, mais aussi avoir mal.

Dans un décor minimal, dominé par un mobile composé d'appareils électroniques, *Faire mal* donne toute la place au jeu fort mais nuancé d'Isabeau Blanche, sur qui le récit repose entièrement. La comédienne embrasse à fond la vilénie de son personnage, sa jubilation initiale à noircir son « amie », mais aussi son côté marginal, inadapté, et plus tard, sa vulnérabilité. En influenceuse un peu naïve, à la voix de bébé, elle offre en outre une composition vocale désopilante. C'est l'un des mérites de cette production que d'offrir un véhicule à son talent.

## Suggérés pour vous



**Dominique Lemieux,**  
conceptrice de  
costumes pour le  
Cirque du Soleil, n'est  
plus

(<https://www.ledevoir.com/culture/824503/dominique-lemieux-conceptrice-nombre-costumes-cirque-soleil-est-plus>)

Ses flamboyantes créations ont grandement contribué à la renommée de la compagnie.



**«Le club des enfants perdus»:** la noirceur des fées

(<https://www.ledevoir.com/lire/824197/critique-litterature-francaise-club-enfants-perdus-noirceur-fees>)

Rebecca Lighieri compose un roman à deux voix d'une éblouissante lucidité sur le fossé intergénérationnel.



**Vers un quartier inspiré par Copenhague à Beloeil**

(<https://www.ledevoir.com/societe/transports-urbanisme/824828/vers-quartier-inspire-copenhague-beloeil>)

La municipalité de la Rive-Sud planifie un projet de 4000 logements inspiré par les innovations de la capitale danoise.